

## L'HOMME ET LA CHARRUE, QUARANTE ANS APRES

En quoi la parution de L'Homme et la charrue en 1955 a-t-elle été un événement important ?

Il me semble que pour le comprendre, le mieux est de faire un rapide retour en arrière. Lorsque, peu après le milieu du XVIIIe siècle, Anders Berch publia son "Methodus investigandi origines gentium ope ruralium instrumentorum" dans les annales de l'Université d'Upsal, il inaugurerait une lignée de recherches qui devait, avec d'autres, constituer le domaine du folklore un siècle plus tard. L'idée de Berch, comme celle des folkloristes qui le suivront, était d'étendre aux traditions paysannes le genre de recherches de ceux qu'on appelait alors des antiquaires. Berch était professeur d'agriculture, et son intérêt premier était pour les aspects techniques. Il lui suffit d'observer l'attachement des paysans pour leurs outils usuels, pour en conclure que la forme de cet outillage devait avoir un intérêt historique.

Ce point de vue fut systématisé au début du XXe siècle par l'école dite des Kulturkreise en Ethnologie. C'est à cette école qu'appartenait Paul Leser, auteur du livre qui, par réaction, inspira A.-G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre, Entstehung und Verbreitung des Pfluges (1931). Chez Leser et ses successeurs directs (B. Bratanić en Yougoslavie, F. Šach en Tchécoslovaquie, etc.), l'idée de Berch était devenue une sorte d'axiome, qu'on peut énoncer en deux points :

(1) il y a, dans tout objet, des aspects techniques et des aspects non techniques;

(2) seuls les aspects non techniques intéressent l'historien, car eux seuls sont représentatifs de l'identité (ethnique) de la population.

Aucun de ces deux points ne résiste à l'examen, mais il serait trop

facile aujourd'hui de railler cette façon de voir les choses. Elle reposait sur une argumentation erronée, mais pas absurde, et il ne faut pas oublier qu'un grand nombre d'archéologues lui reste fidèle, par exemple ceux qui se reconnaissent dans les idées de I. Hodder. Leser ne parlait pas de style, mais c'est bien cela qu'il avait dans l'esprit. Le style, considéré comme ce qui n'est pas technique dans les objets techniques, est alors censé ne s'expliquer que par une espèce de manière d'être tenant à l'essence de ce qui identifie un groupe ethnique.

Je n'insiste pas. Dans la pratique, la critique de ces idées qui figure au début de L'homme et la charrue est parfaitement pertinente, et le reste de l'ouvrage en montre assez la fécondité. Ce que je voudrais seulement ajouter, c'est qu'on peut et qu'on doit aller plus loin qu'Haudricourt et Mme Jean-Brunhes Delamarre dans la voie qu'ils ont ouverte.

Il existe trois niveaux pour l'analyse de tout objet technique (et quel objet n'est pas technique ?) : sa structure, son fonctionnement et sa fonction.

La notion de structure ne fait pas difficulté. Elle comprend tout ce qui permet de décrire l'objet tel qu'il se présente aux regards : matière, forme, composition, agencement des composants entre eux, etc. Cette description est affaire de géométrie, de physique et de chimie (de biologie même si on veut, quand l'objet est un animal domestique), dans des limites de précision qui sont celles de chacune des disciplines concernées.

Les notions de fonctionnement et de fonction ne seraient guère plus difficiles si elles n'étaient pas si souvent confondues entre elles.

Disons que le fonctionnement, c'est la réponse à la question "comment ça marche ?", alors que la fonction, c'est la réponse à la question "à quoi ça sert ?".

Je me suis servi naguère de l'exemple des couteaux pour illustrer ce point (Sigaut 1991). Il existe de par le monde d'innombrables formes de "couteaux", qui souvent ne ressemblent nullement à la catégorie indigène "couteau" propre à notre culture d'Européens du XXe siècle. On n'a rien dit quand on a dit que ces couteaux servent à couper. D'abord parce qu'il y en a qui ne servent pas à couper (les couteaux à enduire des peintres et des plâtriers). Ensuite, parce que "couper" n'est qu'un fonctionnement qui reste totalement indéfini quand on ne précise pas ce qui est coupé, dans quelles circonstances et dans quel but, c'est-à-dire tout ce qui constitue la fonction de l'outil. Un rasoir, un bistouri, un couteau à éplucher les légumes, un couteau à désosser de boucher, etc., sont des outils coupants, mais qui opèrent dans des conditions si différentes qu'on n'a rien à gagner à les placer dans la même catégorie.

Mais revenons à nos charrues. On a vu comment P. Leser et ses émules se sont focalisés sur certains traits de structure, essentiellement formels (corps triangulaire/quadrangulaire, etc.) et ont écarté les autres comme sans signification historique. Dans ce schéma appauvri, A.-G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre ont réintroduit le fonctionnement. Cela leur a permis de montrer par exemple que la forme du corps de charrue ou d'araire, loin d'être seulement affaire de style, pouvait s'expliquer par les techniques d'assemblage du bois. Et surtout, cela leur a permis d'établir la distinction fondamentale entre instruments symétriques (araires) et dissymétriques (charrues).

Distinction de structure au départ, qui doit son importance aux conséquences qu'elle emporte sur le mode de travail de l'instrument.

Cette voie de recherche est loin d'être épuisée. Il y a par exemple différentes façons de conduire la charrue ou l'araire, qui dépendent entre autres de la présence ou non d'un aide pour conduire l'attelage, et j'ai l'impression qu'on trouverait peut-être là l'explication de certains traits de structure. Et je ne parle pas du point capital de savoir qui fabrique l'instrument, le paysan lui-même ou un artisan spécialiste, point sur lequel nous en savons si peu.

Mais il reste à réintroduire le niveau de la fonction, ou plutôt des fonctions de l'instrument, et c'est là peut-être qu'il y a le plus de résultats à attendre. J'ai été mis sur cette voie en m'apercevant que dans de nombreuses régions méditerranéennes, l'araire n'avait qu'une unique fonction : enfouir les semis. Dans de telles agricultures, il est littéralement faux de dire que l'araire est un instrument de labour. C'est un instrument à semer, qui en se spécialisant encore davantage peut devenir un véritable semoir, évolution qui s'est produite très tôt en Mésopotamie, plus tard en Inde et en Chine.

Par la suite, j'ai découvert les charrues à écobuer des XVIIIe et XIXe siècle, qui elles non plus ne "labouraient" pas au sens ordinaire du terme, mais qui servaient à lever les gazons destinés à être séchés et brûlés. Il devenait évident que labourer, pour une charrue, ne voulait dire pas grand-chose de plus que couper, pour un couteau, et que la vraie question était : labourer, pour quoi faire ?

C'est là qu'intervient la jachère ou guéret, avec ses trois labours - qui sont souvent bien plus de trois avec les rebinages successifs. Avec les labours d'hiver et de printemps pour les orges et les avoines (sans parler du millet), les labours de jachère forment, pour ainsi

dire, la série annuelle des labours ordinaires, à laquelle s'en ajoutent d'autres, moins réguliers ou moins fréquents (les défrichements par exemple). C'est par rapport à tout cela qu'il faut savoir de quoi on parle. Il n'existe pas de labour en général. Il n'y a que des labours, qui se définissent chacun par la place qu'il occupe dans la série et par les spécifications techniques qui en découlent. Tel labour doit être profond, tel autre surtout pas. Le but est parfois de retourner une tranche de terre aussi complètement que possible pour mieux enfouir les herbes, d'autres fois au contraire d'émietter le sol et de ramener les racines à la surface. Et ces buts ne sont ni confondus, ni distribués au hasard. C'est pourquoi chaque labour dans la série a son rôle propre, auquel correspond un instrument propre, ou du moins des réglages ou des adaptations spécifiques de l'instrument, s'il est unique.

Dans cet ordre d'idées, le problème le plus difficile reste celui de la typologie des labours : à plat, en planches planes, en planches bombées, en billons ou plutôt en sillons, etc. Ce problème attend encore sa solution. Tout ce que je veux en dire ici est qu'on ne peut pas le résoudre en s'en tenant aux formes du relief observables sur le terrain. Les sillons, par exemple (à ne pas confondre, horresco referens, avec les raies) ne sont pas de simples billons, c'est-à-dire des bourrelets de terre. Ce sont avant tout des unités spatiales d'ensemencement, dont l'importance a d'ailleurs longtemps été telle qu'ils servaient d'unité de mesure de surface. Or la technique du labours en sillons a des rapports étroits avec la forme des charrues et des araires. Il semble bien que lorsqu'on en saura davantage, on verra se dessiner des ensembles régionaux assez stables dans le temps et assez étendus dans l'espace.

Leser a eu le mérite d'attirer l'attention sur la forme des charrues, et le tort de vouloir la limiter aux aspects de cette forme qui lui paraissaient non techniquement déterminés. Haudricourt et Mme Brunhes Delamarre ont mis fin à ce rétrécissement injustifié des perspectives en réintroduisant le point de vue du fonctionnement des instruments. Quarante ans après eux, il reste à réintroduire celui de leurs fonctions. Cela permettra, non pas certes de répondre à toutes les questions, mais au moins de savoir comment les poser.

François Sigaut  
Centre de Recherches Historiques  
E.H.E.S.S., Paris

*Port-la-Claye  
Avril 1997*

*[Texte d'une conférence devant les étudiants  
de G. Raepsaet en Belgique].*

## Indications bibliographiques

\* Le texte d'Anders Berch (Méthodus investigandi...) a été publié avec une traduction de Corinne Beutler dans le premier numéro de Histoire et sociétés rurales (1994, 1, pp. 191-200).

\* Les ouvrages classiques de P. Leser (Entstehung...) et d'A.G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre (L'homme et la charrue) ont été réédités il y a quelques années, le premier par Grith Lerche au Danemark (International Secretariat for Research on the History of Agrarian and Food technology, Bülowsvej 13, DK-1870 Frederiksberg C), le second par La Manufacture.

\* Le secrétariat de Frederiksberg publie depuis 1968 la revue Tools and Tillage, qui est la référence essentielle. On trouve en particulier dans le premier numéro un article de F. Šach (Proposal for the classification of pre-industrial tilling implements) qui est une pièce importante du dossier évoqué ici.

Le secrétariat a aussi publié plusieurs ouvrages essentiels dans notre perspective, notamment :

- Grith Lerche et Axel Steensberg, Agricultural tools and field shapes, 1980;

- Axel Steensberg, Fire-clearance husbandry, Poul Kristensen, Herning 1993.

\* Une pièce importante de la controverse sur l'étude des instruments aratoires est également le VI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques de 1960, où se sont retrouvés B. Bratanič, Haudricourt, Mme Jean-Brunhes Delamarre, R. Jirlow, Charles Parain, F. Šach, etc. Les actes ont été publiés par le Musée de l'Homme de Paris en 1963 (cf. tome II-1, Ethnologie, Section B3, Technologie).

\* Sur la France, le seul ouvrage d'ensemble est la Catalogue des collections agricoles : araires, de J.-R. Trochet (Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1987). Mais il existe ici ou là des travaux à caractère régional fort intéressants, dont le seul inconvénient est de ne pas être répertoriés. Trois exemples :

- Labours, semailles, moissons et battages en Haut-Agenais, N<sup>o</sup> spécial de la revue Sous les Arcades (224-227), Montflanquin, 1984, Maison de la Vie rurale;

- Labours et cultures en billons, ibid., 1987, n<sup>o</sup> 261-264;

- Catalogue raisonné des collections d'instruments de labour attelés, Besançon, Ed. du Folklore Comtois, 1987.

\* Mon article "Un couteau ne sert pas à couper..." a été publié dans 25 ans d'études technologiques en préhistoire (Actes des XI<sup>e</sup> Rencontres d'Archéologie d'Antibes), Ed. APDCA, Juan-les-Pins 1991, pp. 21-34. Pour les grandes lignes d'une analyse des agricultures européennes dans cette perspective, cf. "L'évolution techniques des agricultures européennes avant l'époque industrielle", Revue archéologique du Centre de la France, 1988, 27, 1: 7-41.